

Lerner, Warren. *A History of Socialism and Communism in Modern Times : Theorists, Activists and Humanists*. Englewood Cliffs (N.J.), Prentice-Hall, 1982, 269 p.

Pierre-André Tremblay

Volume 14, numéro 1, 1983

La politique étrangère du Canada dans les années quatre-vingt

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/701474ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/701474ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, P.-A. (1983). Compte rendu de [Lerner, Warren. *A History of Socialism and Communism in Modern Times : Theorists, Activists and Humanists*. Englewood Cliffs (N.J.), Prentice-Hall, 1982, 269 p.] *Études internationales*, 14(1), 170–172. <https://doi.org/10.7202/701474ar>

LERNER, Warren, *A History of Socialism and Communism in Modern Times: Theorists, Activists and Humanists*, Englewood Cliffs (N.J.), Prentice-Hall, 1982, 269 p..

Des sujets d'étude s'offrant aux chercheurs en sciences sociales, certains effraient moins par leurs difficultés intrinsèques que par la masse énorme de travaux déjà effectués. Il devient difficile d'innover lorsqu'on est, disons, le centième à parler des mêmes auteurs, à discourir sur les mêmes événements, à s'interroger sur les mêmes mécanismes sociologiques. Dans une telle situation, une recherche peut moins s'attacher à mettre à jour des faits nouveaux – après tant de thèses érudites, on se demande comment cela serait possible – qu'à en proposer une interprétation nouvelle, plus vaste, plus imaginative, plus englobante que les précédentes et plus apte à stimuler l'interrogation.

Croissante à mesure qu'avance l'histoire des sciences sociales, cette difficulté est d'autant plus aiguë qu'on travaille sur des objets plus ardu à circonscrire. Les questions de méthode seront alors plus cruciales: la légitimité même de l'objet d'analyse en dépendra. Le spécialiste de l'histoire de la pensée politique se retrouve donc dans une position particulièrement critique. À développer une simple histoire des idées, il risque de clore l'horizon avec trop de hâte: ce qu'il y a de proprement politique dans l'objet s'évanouira. À l'inverse, trop insister sur les bases (fondements, possibilités, sources, etc..) sociologiques des prises de position idéologiques risque de mener à ne considérer ces dernières que comme des épiphénomènes agaçants du réel dur et pur: ce qu'il y a de particulier à l'élaboration du sens de l'action sociale sera négligé.

Troisième niveau de difficulté: au sein de la « sphère » des idées politiques, le socialisme est un monstre. Les deux premiers paliers indiqués ci-dessus se trouvent décuplés par la proximité historique et politique de l'objet, par le visage tout à fait contemporain de ce mot en isme et par le très haut degré de déchirure qui lui est propre, plusieurs se voyant socialistes alors que d'autres leur refu-

sent cette qualité (ou l'inverse, c'est selon). De plus, s'il faut parler des bases sociales permettant l'élaboration du discours socialiste ou, pour autant, communiste, on devra rappeler qu'il s'agit d'un mouvement social fondé sur la lutte des classes, tout autant, sinon plus, que d'une philosophie élaborée en chambre par un penseur aux prises avec la logique des concepts. La rime en isme menace de faire croire à l'existence d'un système clos ou, à tout le moins, relativement cohérent, composant ainsi un corps de doctrine. Quiconque s'est un peu frotté à l'histoire du mouvement ouvrier sait qu'il n'en est rien. Le discours socialo-communiste est aussi éclaté et multiple que les situations historiques qui le déclenchent. Il a, de plus, la particularité d'avoir plusieurs émetteurs. Il n'y a souvent qu'un rapport de surface entre les recherches académiques (éthiques, historiques, économiques) et le discours de partis se confrontant plus aux nécessités de la lutte quotidienne qu'à la propriété conceptuelle. On peut d'ailleurs imaginer que cette dualité fait l'intérêt de la bête. La pensée socialiste a toujours voulu être et s'est toujours perçue comme plus qu'un discours sur le réel. Elle se voit aussi comme prise de position d'une partie de ce réel sociologique face à l'état des choses. Dotée de penseurs d'une très grande puissance théorique, elle appartient aussi aux praticiens du changement social. Ni philosophie de bibliophiles, ni simple rationalisation *a posteriori* d'une pratique aveugle, qu'est-ce donc que la pensée socialiste? Voilà une série de questions importantes. On aurait tort de sous-estimer l'impact de ces trois paliers de difficultés, car cela risque de condamner une recherche à la réitération et au déjà vu.

Je trouve regrettable que tout cela ne semble pas poser de problème particulier à W. Lerner. Définissant le socialisme comme une idéologie politique issue du Siècle des Lumières et dont la caractéristique principale est d'estimer que l'injustice sociale origine de la propriété privée, l'auteur se retrouve à faire du socialisme-comme-théorie un mouvement de penseurs et de philosophes. Il n'est guère surprenant que le premier chapitre s'intitule « Le socialisme avant Marx »: on est dans l'histoire intellectuelle. Bien malin celui qui

réussira à expliquer sur de telles bases l'efficacité historique de cette idéologie-là. Montrer la succession des analyses et l'engendrement des concepts (Lerner s'intéressant plus à cela qu'à ceci), chercher à indiquer l'affadissement progressif des utopies, tout cela est bel et bon, mais peut-on y résumer cent-cinquante ans d'histoire sociale? Je crains que, sans le savoir, l'auteur ait fait un choix de méthode débordant infiniment la simple question de la technique de présentation; nous voici devant toute une philosophie de la pensée politique, philosophie ni très neuve, ni très propice aux questionnements inattendus.

Du « socialisme avant Marx », on passera ensuite aux théories de Marx et Engels (réduites à un peu du *Capital*, à plus des *Manuscrits de 44* et à beaucoup du *Manifeste*), puis aux théories socialistes non marxistes et anarchistes. Le quatrième chapitre, sur la Deuxième Internationale, sert en fait à préparer le terrain des deux chapitres suivants, consacrés aux origines du mouvement socialiste russe et à la pratique de la révolution bolchévique jusqu'à la NEP. Il en ressort que les prétentions soviétiques à la révolution mondiale furent abandonnées dès 1921-1922. Cela permet à l'auteur de subdiviser l'idéologie communiste en deux aspects conjoints: le premier touche à l'internationalisme du Comintern (chap. 7), le second traçant un rapide portrait du stalinisme et de la théorie du socialisme en un seul pays (chap. 8). Le chapitre 9, en conséquence, parle de l'idéologie communiste après la Seconde Guerre mondiale, de l'éclatement subséquent du « bloc communiste » en divers communismes nationaux et des particularités historiques donnant naissance au communisme chinois. Ce dernier donne d'ailleurs la matière du chapitre 10. Plus contemporain, le chapitre 11 reprend la différence entre pensée socialiste et pensée communiste (celle-ci étant une pensée socialiste affiliée-subordonnée à Moscou ou Pékin). On se demande où mettre Trotsky et Tito); l'auteur rappelle leur échec commun aux États-Unis et leur transformation profonde dans les pays du Tiers-Monde, lesquels n'ont souvent de socialiste que le nom.

On peut difficilement imaginer découpage plus traditionnel. À l'issue de ce livre, admettons-le, le lecteur sera au courant de quelques « faits » objectifs simples: la date de naissance de Marx, celle de la mort de Staline, etc.. J'exagère à peine. Nul doute que les férus d'histoire linéaire y pacageront à l'aise, mais qui pourra vraiment se contenter d'une aussi maigre pâture? Sans aller jusqu'à discuter la méthodologie de l'histoire positiviste – en particulier la technique biographique dont Lerner fait un usage aussi fréquent qu'inattendu – il aurait fallu s'interroger plus sérieusement sur les contraintes et les possibilités sociologiques permettant à des masses de se mobiliser. Il aurait fallu, en d'autres termes, considérer le socialisme ni comme un appel issu de l'âme humaine, ni comme une philosophie capable de convaincre « les gens » sans qu'on sache pourquoi, mais comme un mouvement social. À se borner au livre, jamais on ne comprendra l'étroite liaison entre socialisme et mouvement ouvrier.

Une telle approche aurait permis d'éviter un poncif tel que « communisme = Chine + URSS », qui réduit aux catégories de la guerre froide les manifestations de la lutte des classes dans le capitalisme avancé. Du même coup, elle aurait rendu possible un compte-rendu plus réaliste des causes et modalités de l'euro-communisme. Peut-être Lerner aurait-il alors mieux compris l'extrême gauche « communiste » d'Italie, d'Espagne, d'Allemagne, etc. Avec un peu de chance, il aurait vu que le socialisme ne peut être restreint aux partis, que de plus la liaison à Moscou n'est pas le seul visage des PCF, PCI, PCE, PCP, etc.. et, enfin, que dès l'époque héroïque de l'A.I.T. et de la Seconde Internationale, le mouvement socialiste comprenait aussi des coopératives, des syndicats, des associations culturelles, etc.. Bref, cela aurait permis à l'auteur de donner une image plus fondée de la pensée socialiste telle que produite par les « théoriciens » et les « activistes ». Notons aussi que cela aurait donné aux « faits » eux-mêmes un éclairage plus naturel. Du même coup, certains phénomènes négligés par ce livre seraient apparus: on y remarquera l'absence

complète de référence aux I.W.W., dont la place dans l'histoire du syndicalisme américain est pourtant évidente et capitale.

À ces critiques, on sera tenté de répondre que ce livre, de son propre aveu, ne se voulait qu'une introduction générale et facile pour étudiants en phase d'initiation. Nul doute que le spécialiste ou le lecteur honorablement cultivé n'y glèneront rien de nouveau. Mais ils sont ceux qui auraient pu corriger le plus aisément les lacunes méthodologiques d'un tel livre. C'est lorsqu'on s'adresse au lecteur débutant que le besoin d'analyses justes et compréhensibles se fait le plus vivement sentir. La simplicité, louable, ne suffit pas.

Pierre-André TREMBLAY

*Département d'anthropologie
Université Laval*

ÉCONOMIE INTERNATIONALE

MOUTON, Claude, et CHALMIN, Philippe (sous la direction de), *Les marchés internationaux des matières premières*, Paris, Economica, 1982, 308 p. (Textes du séminaire organisé en 1980-1981 dans le cadre du Centre de Recherches sur les Marchés des Matières Premières (CREMAP) du Conservatoire National des Arts et Métiers (CNAM).

L'économie internationale des matières premières est une discipline ingrate et généralement négligée, en dehors bien sûr des milieux professionnels directement intéressés. La crise de l'énergie et ses développements après 1973 ont mis en vedette les problèmes pétroliers; la sensibilisation au thème de la faim dans le monde, le regain du recours à l'arme alimentaire (boycotts, embargos) ont quelque peu ravivé l'intérêt pour les marchés des céréales. Périodiquement des fluctuations spectaculaires de cours attirent l'attention sur certains produits (sucre, étain). Mais de façon générale la problématique des matières premières est mal intégrée à l'analyse économique. Il est vrai que pour la dominer il faut de

multiples compétences: en géographie économique, en technologie, en finance internationale, en gestion du commerce international... L'économiste théoricien est fréquemment dérouteré par les aspects politiques et irrationnels caractérisant ces marchés très particuliers. Le chercheur en quête de statistiques se trouve confronté à la fois à une multiplicité de sources ponctuelles et souvent contradictoires, et à des lacunes considérables dues à la sensibilité politique ou commerciale de produits stratégiques (dans le domaine des métaux, par exemple).

C'est pourquoi il faut saluer l'entreprise de Ph. Chalmin et C. Mouton, dont l'ouvrage recensé est une étape. Le très jeune Centre de Recherches sur les Marchés des Matières Premières créé en 1979 a déjà à son actif trois publications (précédant celle-ci, ont été publiés en 1980 *Matières premières et échanges internationaux* et *Commerce international et matières premières*) correspondant à trois années académiques d'un séminaire sur les matières premières suivi par des étudiants avancés. Parallèlement s'y constitue une documentation importante, et s'y développe une recherche malheureusement encore limitée faute de moyens.

Les séminaires font appel à des conférenciers issus d'origines professionnelles diverses (Université - en minorité -, banque, négoce, administration française, organisations internationales). Les conférences sont ensuite rassemblées en recueil. Il ne nous est pas possible de citer ici les quelque vingt-cinq contributeurs au volume recensé. Nous nous limiterons à l'analyse des principaux thèmes des communications. Elles sont ici regroupées en trois parties: méthodes et techniques des marchés, intervenants sur les marchés (États, groupes d'États, ou agents économiques), environnement des marchés (négociations internationales, analyse globale de certains grands marchés).

Les sujets traités au cours du séminaire influencent assurément la nature des textes. Le premier ensemble (portant sur les marchés à terme, les techniques de financement, les transports, le droit de l'arbitrage international) a une finalité très pratique, culminant avec